

OBSERVATIONS prononcées à la suite de la communication de M. Marc Fumaroli (séance du lundi 8 décembre 2003)

Jean Tulard : N'aurait-il pas manqué à Chateaubriand d'avoir connu les salons de « la douceur de vivre », puis l'époque thermidorienne ? Il rentra après le règne de Barras. De ce fait, il y a une dimension qu'il ignore, une vertu qu'il ne connaît pas, celle du cynisme, mot que vous avez employé à propos de Talleyrand. Il est pétrifié en voyant passer devant lui en juillet 1815 Talleyrand appuyé sur le bras de Fouché, « le vice appuyé sur le bras du crime », mais il ne se rend pas compte que les deux traîtres qui passent devant lui se moquent éperdument de son jugement. Il y a un personnage qui fait singulièrement défaut dans les *Mémoires d'outre-tombe*. C'est l'un des journalistes du camp de Chateaubriand qui résume assez bien cette vertu qu'est le cynisme. Il s'agit de Joseph Fiévé. Après avoir été journaliste girondin, il a été « fructidorisé » sous le Directoire. Il reparaît comme conseiller secret de Bonaparte, puis de Napoléon. Il devient maître des requêtes au Conseil d'État, où il « épate » -- le mot n'est pas trop fort -- le jeune Henri Beyle, puis il se retrouve préfet de la Nièvre avant de devenir journaliste ultra. Or à chacune de ces étapes, la qualité dominante de Fiévé, c'est le cynisme. Deux formules de lui résument assez bien le personnage : « Quand on a un vice, il faut savoir le porter » et « Je ne connais pas de plus sûr moyen de se venger d'un ennemi que de lui survivre ».

*
* *

Alain Besançon : J'aimerais en savoir plus sur la relation entre Chateaubriand et Guizot. Dans votre admirable livre, il me semble que vous n'en parlez pas beaucoup. Guizot est un homme d'une stature intellectuelle comparable à Chateaubriand. Son idée de l'histoire de France n'est pas si différente. Il veut concilier la liberté avec une société ordonnée, organique délivrée de la passion égalitaire. Guizot fait son entrée dans le monde dans les années vingt. Il devient vite un personnage important. Il fréquente le plus haut monde et, comme Chateaubriand, en récompense de son action espagnole, il reçoit la toison d'or. Il a certainement rencontré abondamment son illustre prédécesseur, ne serait-ce qu'à l'Académie. Pourquoi Chateaubriand ne l'excepte-t-il pas dans la condamnation d'ailleurs fort injuste et nuisible à la France, qu'il prononce contre la monarchie de Juillet ?

?

*
* *

Gérald Antoine : Vous avez insisté avec beaucoup de justesse sur la part faite à la morale et aux mœurs dans la pensée de Chateaubriand. Dès *l'Essai Sur Les Révolutions*, il place l'analyse des mœurs et de la morale avant l'analyse de la politique. L'une de ses observations essentielles dans cet essai, c'est la déchéance des mœurs qui entraîne des catastrophes politiques. Mais, à un moment donné, il inverse sa position en disant que la déchéance politique peut entraîner celle des mœurs. Et il attribue cette déchéance politique à l'excès de durée des régimes. Dès lors qu'un régime dure, les compromissions s'accumulent et entraînent la défaite des mœurs. La monarchie est alors menacée de devenir république. Chateaubriand a dit qu'il serait volontiers républicain, mais que la révolution est impossible ou impraticable, la preuve en ayant été donnée par la Terreur. Est-

ce que je me trompe en affirmant que Chateaubriand a été constant dans cette opinion-là comme dans un certain nombre d'autres ?

En évoquant la passion et le vague des passions, vous nous faites toucher à un autre cœur de la pensée de Chateaubriand. Je me rappelle son compte rendu trop peu connu du livre de Molé -- qu'il faut bien sûr citer ici puisqu'il s'agit des *Essais de morale et de politique*. Il y écrit : « On calomnie les passions. » Et dans ce même compte rendu, il y a une glorification de la passion et de l'imagination qui, dit-il, doit intervenir partout et jusque dans le sérieux car, ajoute-t-il en citant Virgile, *patuit dea*. Dans l'*Essai sur les révolutions*, à propos de la passion, il désigne le mal de vivre comme principe des révolutions. Est-ce que cela encore n'est pas une constante de Chateaubriand ?

Vous avez parlé du *Génie du Christianisme*, mais sans évoquer la véritable « conversion » qu'il représente ni ce qu'il faut penser de la question qui se trouve dans l'*Essai* : « quelle est la religion qui remplacera le christianisme ? », déclaration suivie cinq ans après par la glorification de ce même christianisme. N'y a-t-il pas là une rupture avec toutes les constances que nous avons cru discerner ?

*
* *

Claude Dulong-Sainteny : Chateaubriand a écrit qu'il était l'homme de la restauration possible, et vous citez plusieurs fois cette phrase. Mais après le tableau si noir que vous avez tracé, on peut se demander s'il y avait une restauration possible. Par ailleurs, est-ce que Chateaubriand, dans une période aussi difficile, pouvait être le Premier ministre qu'il aurait voulu être ? Est-ce qu'il aurait supporté les contraintes si lourdes de la tâche ?

*
* *

Jean Baechler : Même si Chateaubriand avait eu d'excellentes lectures, il n'était ni philosophe, ni sociologue, ni historien. C'était un poète, c'est-à-dire un visionnaire en prenant le mot au sens étymologique. Quelle est la source de la vision de Chateaubriand ? Je ne la vois guère dans l'histoire de France, mais plutôt dans Chateaubriand lui-même, c'est-à-dire dans le résultat d'une auto-analyse poursuivie tout au long de sa vie et qu'il a en quelque sorte projetée sur l'histoire de France. Il est frappant que sa philosophie de l'histoire soit strictement française et consacrée à la France. L'Europe est totalement absente de sa pensée. Si l'on prend l'un de ses contemporains, Goethe, qui avait une vision fondamentalement européenne, on ne peut être que frappé du contraste.

*
* *

Edouard Bonnefous : Il est une chose que l'on ne peut oublier chez Chateaubriand, c'est son ambition permanente. Ainsi dans le chapitre consacré à l'arrivée de Louis XVIII, il ne cache pas son désir de devenir ambassadeur et son dépit de ne se voir rien offrir. Enfin il est nommé ambassadeur en Suède, mais il craint d'y perdre son temps. Alors il fait jouer les relations qu'il a pour que Louis XVIII l'autorise à ne pas regagner son poste. Ayant obtenu satisfaction, ce qu'il écrit de Louis XVIII n'a plus aucun rapport avec ce qu'il en écrivait quand il voulait devenir

ambassadeur. L'ambition permanente est donc un élément qu'il ne faut pas oublier chez cet immense écrivain que fut Chateaubriand.

*
* *

Henri Amouroux : Le 2 mars 1916, le capitaine De Gaulle est blessé, fait prisonnier et sa captivité va durer jusqu'à la fin de 1918. Nous possédons ses carnets de captivité dans lesquels il notait ses lectures. Les citations qui reviennent le plus souvent sont celles de Chateaubriand. Quelle est, à votre sens, l'influence de Chateaubriand sur les idées et sur le style du général De Gaulle ?

*
* *

Réponses :

A Jean Tulard : Le cynisme n'est pas le fort de Chateaubriand, pas plus d'ailleurs que la naïveté. Je veux bien admettre avec vous que son cynisme insuffisant a nui à sa carrière politique sous la Restauration, malgré l'habileté qu'il a déployée. Mais il m'est difficile de regretter ce défaut, comme il m'est difficile de regretter l'échec de sa carrière politique. Cynique, adapté à la réalité des jeux de pouvoir, Chateaubriand politique eût été privé de ce décalage moral qui a donné à Chateaubriand écrivain le point de vue critique « d'outre tombe » qui a rendu possible l' « analyse spectrale » des *Mémoires*.

A Alain Besançon : Il n'est guère question de Guizot dans les *Mémoires d'outre-tombe*. La diatribe contre le régime de Juillet porte sur la personne de « Philippe » et sur celle de Thiers, qui a droit à tout un chapitre d'éreintement. Guizot est épargné, même si son égérie la princesse de Lieven ne l'est pas. Chateaubriand se souvenait que, dans un moment difficile, la réception cruelle des Martyrs par la critique littéraire de l'Empire en 1809, le jeune Guizot avait osé publier un compte-rendu intelligent, favorable de ce roman historique. De surcroît, Guizot historien a certainement racheté aux yeux de Chateaubriand le ministre de « Philippe ».

A Gérard Antoine : Chateaubriand entend par « mœurs » ce que Montesquieu et Voltaire entendent par là, les dispositions morales et sociales habituelles d'une nation, forgées dans la longue durée par son climat et son tempérament, et plus ou moins confirmées ou combattues par le régime politique qui la régit. En ce sens, l'auteur de *l'Essai sur les révolutions* veut voir dans le régime « spartiate » des jacobins une violence imposée aux mœurs « athéniennes », au sens de Thucydide, des Français. Dans les *Mémoires*, le tableau de Paris en 1792 tire des effets d'ironie noire de la juxtaposition de « mœurs » affadies qui survivent de l'Ancien régime et des fureurs terribles qu'appelle la dictature jacobine. Il est donc bel et bien fidèle à lui-même.

Quant aux « passions », Chateaubriand, aussi peu stoïcien que possible, n'a jamais cherché leur suppression par l'ataraxie. Généreuses ou basses, elles introduisent le mouvement de la vie personnelle et singulière dans la trame des mœurs propres à une nation, à une condition, à une profession. Répétées, imitées, coagulées, elles peuvent infléchir profondément les mœurs, les corrompant, les interrompant ou les régénérant. Le « vague des passions » qui afflige les jeunes générations depuis le XVIII^e siècle a éteint et étouffé les mœurs naturelles à la jeunesse. La passion généreuse de la liberté, imprimée de longue date dans les mœurs françaises par l'ascendant traditionnel de la noblesse, peut être étouffée et remplacée par la passion envieuse de l'égalité, déjà en germe sous l'Ancien régime, et qui va maintenant jusqu'à vouloir niveler la différence naturelle

des talents et des compétences. Moraliste au sens de Saint-Simon et de La Bruyère, Chateaubriand est aussi sociologue au sens d'Aristote et de Tocqueville. Il l'est resté dans les *Mémoires*. Mais après avoir touché dans *l'Essai* de 1797 les limites de l'analyse du moraliste, du sociologue, de l'historien (le réveil du catholicisme en France a démenti l'obsolescence qu'il avait prévue), il est revenu au « mystère » dont le sentiment religieux enveloppe l'histoire des hommes.

A Claude Dulong-Sainteny : Chateaubriand aurait-il pu être le premier ministre salvateur de la Restauration qu'il a rêvé de devenir ? Il a été un bon ministre des affaires étrangères, manoeuvrant le Congrès de Vérone pour obtenir que la France, sortant de la quarantaine militaire où elle se trouvait depuis 1815, intervînt en Espagne au nom de la Sainte-Alliance ; cette intervention qui réussit (en contraste avec les désastres espagnols de Napoléon) devait dans son esprit réconcilier la Restauration avec la gloire des armes, chère aux Français. Aurait-il su, à la tête du gouvernement, réconcilier « les deux France » autour du régime ? Il est permis d'en douter. Mais ce n'est pas, à mon sens, son profond pessimisme sur les chances de succès durable du régime qui aurait nui à son éventuelle tentative de l'accorder à « l'esprit du temps ». Il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre...

A Jean Baechler : Chateaubriand est un poète, sans aucun doute, mais ce poète est aussi un moraliste, un historien, et je dirais volontiers un sociologue, au sens où on peut le dire de Balzac. Comme Balzac, il voit la France de son temps sur fond d'une France très ancienne, il a un sentiment très vif de la mémoire de la société qu'il a sous les yeux et qu'il décrit. Mais peut-être était-il au dessus de ses forces de faire se reconnaître, en termes politiques et non en termes purement poétiques, les « valeurs » de la France nouvelle et celles de l'ancienne France ? Du moins n'était-ce pas alors un programme médiocre ou même invraisemblable.

A Edouard Bonnefous : Vous avez raison. De toutes les passions que s'attribue Chateaubriand dans les *Mémoires d'outre-tombe*, l'une des plus violentes est certainement l'ambition d'exercer le pouvoir. Mais comme la chronologie de vos propres exemples le montre, cette passion ne l'a possédé qu'à partir de 1814 et elle l'a quitté en 1830. Pour un ancien émigré qui avait crevé la faim à Londres, et qui avait subi le poids de l'Empire, une telle ambition n'avait rien de mesquin, Elle était la forme nouvelle et inespérée que put prendre un grand et ardent désir qui vivait en lui depuis l'exil anglais, et qui s'était manifesté sous le Consulat par sa collaboration littéraire et diplomatique à la politique de réconciliation de Bonaparte. Sous la Restauration, dans le premier régime vraiment parlementaire que la France ait connu, il a polémique, rusé, calculé, manoeuvré pour arriver au pouvoir. Après 1830, son grand désir ne se projette plus du tout sur l'écran politique, éteint pour lui, mais sur l'écran poétique, rallumé. Il n'aura jamais été aussi ambitieux que dans la conception des *Mémoires d'outre-tombe*, dont il n'attendait même pas la gloire que Stendhal se promettait pour 1880.

A Henri Amouroux : En effet, on n'a jamais relevé la signification singulière de cet attachement, tant de fois attesté, du général de Gaulle à Chateaubriand écrivain, historien et sociologue politique de la France. L'admiration pour les *Mémoires d'outre-tombe*, dans la génération du général, était très loin d'être unanime, même et peut-être surtout à droite. Charles Maurras avait fulminé, dès les années 1890, une bulle d'excommunication majeure contre Chateaubriand, dans un recueil intitulé *Trois idées politiques : Chateaubriand, Michelet et Sainte-Beuve*. Le retentissement de ce texte fut vaste et durable.

La méthode « positiviste » de Sainte-Beuve, conforme à « l'esprit classique, juridique, philosophique de l'ancienne France », était opposée par Maurras à la subjectivité glauque et dangereuse de Chateaubriand, qui « aimait l'horreur, je voudrais oser dire qu'il y goûtait, à la manière de Néron et de Sade, la joie de se faire un peu mal, associée à des plaisirs plus pénétrants ».

La péroration du jeune polémiste était inoubliable et terrible : « Race de naufrageurs et de faiseurs d'épaves, oiseau rapace et solitaire, amateur de charnier, Chateaubriand n'a jamais cherché, dans la mort et dans le passé, le transmissible, le fécond, le traditionnel, l'éternel, mais le passé comme passé, et la mort comme mort, furent ses uniques plaisirs ».

On a souvent entendu suggérer que l'après-guerre français avait été dominé par deux hommes d'État, De Gaulle et Mitterrand, dont la jeunesse avait été marquée par Maurras et par la lecture de son quotidien éminemment littéraire, *l'Action française*. Je ne sais ce que le Président socialiste pensait de l'auteur des *Mémoires* ; peut-être le portrait en pervers qu'en avait fait Maurras le lui avait-il rendu attrayant ? Le fait est que pour sa part, le général est passé outre la mise à *l'Index des Mémoires* par le directeur de *l'Action française*, et qu'il ne s'est pas contenté d'admirer, comme tout en chacun, le style du mémorialiste ; il a pris au sérieux ses diagnostics politiques et historiques. L'homme du « rassemblement » et de la « participation » ne pouvait pas rester insensible à la réconciliation des « deux France » qui fut le rêve politique et poétique de René. Par ailleurs, le mélange chez De Gaulle de foi dans « la France » chevaleresque de toujours et d'irritation douloureuse envers un peuple qui ne répond plus à son appel, ce *pathos* gaullien, si différent de la rationalité classique dont se réclame Maurras, mais si bien accordé au néo-romantisme de Malraux, trouvait un terrain apparemment tout préparé dans la musique pré-wagnérienne des *Mémoires d'outre-tombe*.